

Cyber-clichés

Hans Guévin

Number 179, July–August 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49642ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guévin, H. (1995). Cyber-clichés. *Séquences*, (179), 58–59.

Cyber-clichés

les siens dans son New York adoré, pour le plus grand malheur des fans de la série. Malgré toute la fantaisie des situations et le charme de ses personnages, la raison d'être de la série, c'était d'abord Joel; enlevez-le et il ne reste plus grand intérêt. Ni la folle invention des scénaristes, ni l'attrait incroyable de certains personnages, ni l'audace des mises en situation et les incroyables références culturelles ne suffisent à nous retenir. Les aventures, heurts et malheurs du survolté et arrogant docteur juif de New York, espèce de Woody Allen libre penseur républicain (!), sorti de son Queens natal, littéralement retenu prisonnier à Cicely, passionnaient les foules, car le moteur même de la série résidait essentiellement dans l'opposition du cartésien Joel à l'ensemble de la communauté baroque de Cicely. Sur le plan narratif, rien n'était plus

jouissif que confron-

ter le docteur

Fleishman

— notre

alter ego

— à

une série

de situa-

tions et de

personnages

des plus éprou-

vants pour qui

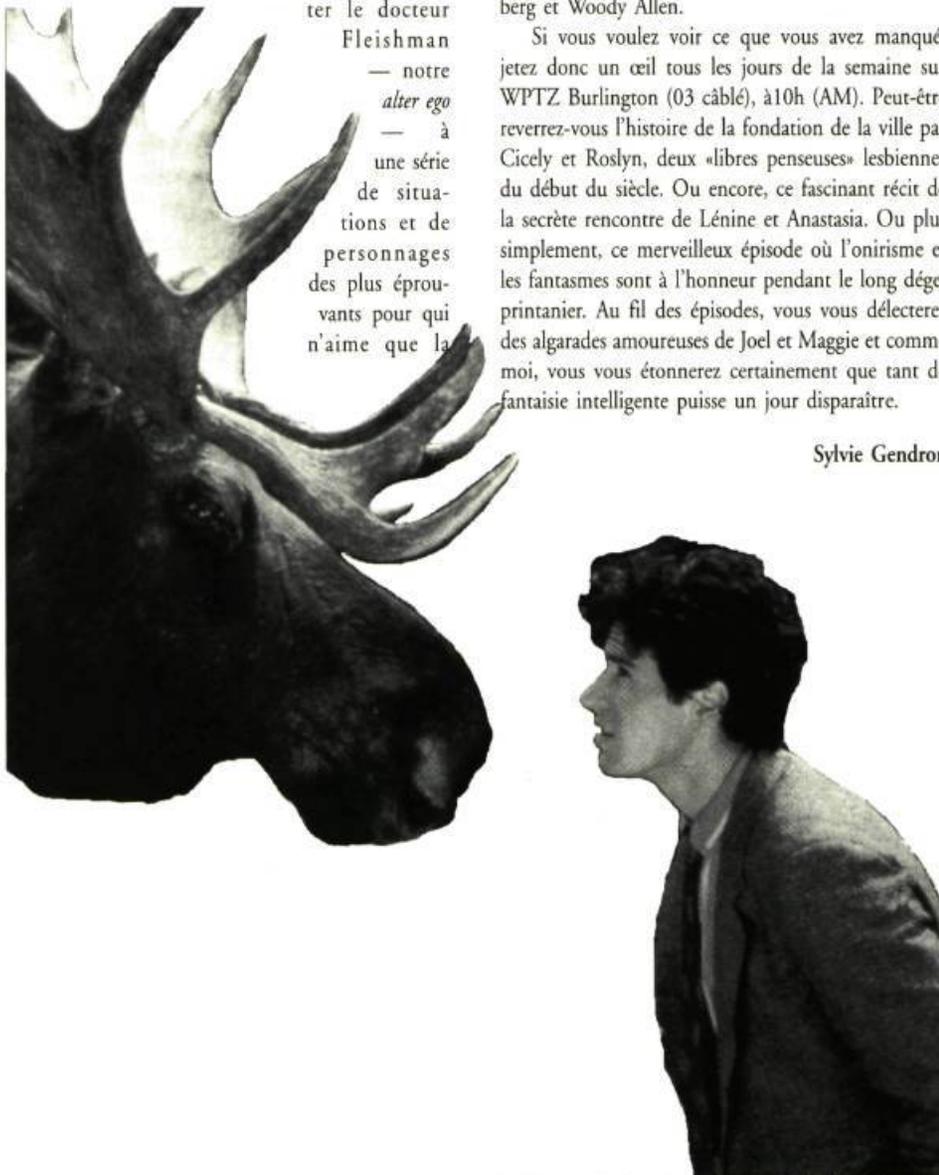
n'aime que la

ville et ne comprend rien à la nature sauvage.

En quittant la série, Rob Morrow, l'interprète du Dr. Fleishman, se dirige sans doute vers une carrière cinématographique dont le premier pas fut *Quiz Show*. *N.E.* n'a pas survécu à son départ et malgré une maigre tentative de poursuivre sans lui, la petite ville de Cicely en Alaska sera retournée dans l'ombre sans même le bénéfice d'un ultime épisode final, ce qui est presque inadmissible, considérant le succès que connaissait la série à une certaine époque. Mais qu'à cela ne tienne: moi, je rends ici hommage à ces quatre années qui nous auront donné une belle tranche d'histoire(s) de la télévision. On se souviendra par la même occasion et avec bonheur de la volontaire et séduisante Maggie, du voyou érudit Chris et du tendre Ed Chigliak, le doux cinéophile métis qui entretenait une correspondance nourrie avec Scorsese, Spielberg et Woody Allen.

Si vous voulez voir ce que vous avez manqué, jetez donc un œil tous les jours de la semaine sur WPTZ Burlington (03 câblé), à 10h (AM). Peut-être reverrez-vous l'histoire de la fondation de la ville par Cicely et Roslyn, deux «libres penseuses» lesbiennes du début du siècle. Ou encore, ce fascinant récit de la secrète rencontre de Lénine et Anastasia. Ou plus simplement, ce merveilleux épisode où l'onirisme et les fantasmes sont à l'honneur pendant le long dégel printanier. Au fil des épisodes, vous vous délecterez des algarades amoureuses de Joel et Maggie et comme moi, vous vous étonnerez certainement que tant de fantaisie intelligente puisse un jour disparaître.

Sylvie Gendron



Rob Morrow fait face à son destin dans *Northern Exposure*

En me confiant cette chronique, on m'a demandé de traiter de nouvelles technologies et de leur influence sur le cinéma d'aujourd'hui. Donc, comme plusieurs d'entre nous, j'ai pensé immédiatement aux ordinateurs, aux caméras numériques et aux effets spéciaux. Or, les nouvelles technologies ont des influences dépassant le simple côté technique du cinéma. En effet, celles-ci ont, des débuts du septième art jusqu'à nos jours, influencé la thématique filmique. Que l'on songe aux robots chromés des années 40-50 ou au *Terminator*, les nouvelles technologies resurgissent dans la thématique de notre cinéma comme autant de rêves et de cauchemars. De rêves, parce que les producteurs, réalisateurs et auteurs en manque d'inspiration y voient là un riche filon à exploiter. De cauchemars, parce que nous, les spectateurs, devrions endurer 300 navets remâchant les mêmes vieux clichés afin de nous faire croire que l'ordinateur est notre ami et que la réalité virtuelle est la plus merveilleuse invention de l'homme depuis le pain blanc.

Scénario virtuel

À Hollywood ces temps-ci, on dirait qu'un film ne peut exister sans parler de réalité virtuelle, terme mal compris s'il en fut jamais un. Utilisé à toutes les sauces, que ce soit pour décrire *Total Terminator Recall XXVI* ou le dernier drame romantico-bravard, c'est le thème à la mode à Hollywood, celui qui court sur toutes les lèvres. Il sert à attirer les foules blasées en quête de spectaculaire et à boucher les trous à l'intérieur de scénarios qui autrement ne se tiendraient pas debout. L'ordinateur et la «réalité virtuelle» viennent alors sauver la mise, nous en mettre plein la vue et tenter de nous faire croire que bientôt, tous nos problèmes seront réglés, pour peu que l'on sache se servir d'une souris et de lunettes cyber-motrices à turbo-réaction.

Le McGuffin des années 90, du fait de sa nature énigmatique pour la majorité des spectateurs, remplace aisément le robot-serviteur et la voiture



Keanu Reeves dans *Johnny Mnemonic*

volante de la science-fiction des années antérieures, la robotique et l'ingénierie ayant failli à leurs promesses. À l'exception près que, contrairement à ses prédécesseurs, l'informatique fait aujourd'hui partie intégrante de notre vie quotidienne...

Cyber-drames

N'étant plus une technologie d'anticipation, il est plus facile d'intégrer l'ordinateur et ses dérivés à l'intérieur d'autres genres cinématographiques que la science-fiction. Hollywood l'utilisait déjà depuis quelques années, en tant que point pivot, dans des films aussi éloignés de la science-fiction que *Single White Female* ou *Disclosure*. L'ordinateur servait alors les besoins de la trame narrative; le moyen de parvenir à une fin. Depuis la sortie en salles de l'horrible *Johnny Mnemonic*, son rôle a bien changé.

Tout comme les médias grand public, Hollywood découvre l'ordinateur des années 90... deux ans en retard. En bons prospecteurs les producteurs hollywoodiens ne peuvent laisser un tel filon leur filer entre les doigts; aussi chercheront-ils à l'exploiter jusqu'à ce qu'il soit épuisé. L'Internet devient donc, non plus un moyen servant à une fin, mais une fin en soi. Le film devient le véhicule de ce «nouveau concept révolutionnaire». Le scénario courbe l'échine devant l'hégémonie du silicone et de la microchip! Cette dernière n'est pas très «filmogénique»? Pas assez romantique? Qu'à cela ne tienne: au diable la représentation, nous inventerons! Et surtout, puisons tous ensemble dans l'assiette au beurre et au diable l'indigestion! Voici une liste partielle des films à

venir qu'il nous faudra surveiller: *The Net* chez Columbia Pictures, *Hackers* chez MGM/UA et *F2F* chez Disney.

À cette récolte s'ajoutera le dernier Kubrick, appelé *AI*. Espérons que ce dernier pourra nous offrir un peu de viande pour accompagner nos légumes...

Hans Guévin

Les accès changent, les écrits restent...

Dans ma dernière chronique, je déplorais que les promoteurs axent leurs campagnes publicitaires sur des produits inexistantes et/ou inaccessibles. Je m'attachais particulièrement sur la surpromotion qui fut faite par les médias d'informations du site World Wide Web d'*Eldorado*, argumentant entre autres choses que le WWW n'était accessible qu'aux personnes relativement aisées, un accès à ce service coûtant les yeux de la tête. Or, il est maintenant possible d'accéder au WWW pour la modique somme de 25\$ par mois en s'abonnant à Odyssey, qui vous fera parcourir le Web en moins de temps qu'il vous en faut pour dire «Timéo Danas et Dona Ferentes». Malheureusement, l'accès n'est disponible que dans la grande région métropolitaine de Montréal, à moins que les frais d'interurbains ne vous fassent pas peur! Encore une fois, les régions vont devoir attendre que le gouvernement s'en mêle avant de pouvoir se joindre à la communauté virtuelle internationale, ce qui risque d'être long!

Pour plus d'informations sur les services offerts par Odyssey, communiquez au (514) 861-3432. Ou par modem, au 861-3535. E-mail à info@odysee.net.

1960



JAMAIS LE DIMANCHE

Jules Dassin était un Américain qui avait fait des études d'art dramatique en Europe avant de devenir acteur et metteur en scène à New York. Après quelques films d'un intérêt médiocre, il réalisa quatre longs métrages qui redéfinissaient le film noir: *Brute Force* (1947), *The Naked City* (1948), *Thieves' Highway* (1949) et *Night and the City* (1950). Dénoncé comme communiste, il dut se réfugier à Londres, puis à Paris où il réalisa entre autres *Du rifici chez les hommes* (1954) et *Celui qui doit mourir* (1957). C'est alors la rencontre avec Melina Mercouri et pour Dassin, sa phase de films «grecs», où se place *Jamais le dimanche*, métaphore sur une certaine joie de vivre bordélique face aux problèmes de société. Dassin y joue lui-même un Américain venu à Athènes pour y trouver la Vérité. Il est alors attiré par Ilya, une prostituée qui travaille au Pirée (sauf le dimanche) et choisit ses clients. Imitant *Pygmalion*, l'Américain essaiera d'entreprendre son éducation littéraire et artistique. Mais Ilya ne s'embarasse pas d'idées écrites, les seules qu'elles jugent bonnes étant les siennes propres. Elle prendra la tête d'une révolte de prostituées pour faire baisser le loyer des chambres et finira par épouser un jeune ouvrier. Quatre ans plus tard, *Zorba le Grec* reprendra certains thèmes du film, avec Anthony Quinn reprenant la philosophie de la Mercouri.

et aussi: *L'Avventura* (Michelangelo Antonioni), *La Dolce Vita* (Federico Fellini), *Psycho* (Alfred Hitchcock), *Elmer Gantry* (Richard Brooks), *The Apartment* (Billy Wilder), *Les Yeux sans visage* (Georges Franju), *Plein Soleil* (René Clément), *Rocco et ses frères* (Luchino Visconti), *La Ciociara* (Vittorio De Sica), *Saturday Night and Sunday Morning* (Karel Reisz), *The Magnificent Seven* (John Sturges), *L'Eau à la bouche* (Jacques Doniol-Valcroze), *Le Masque du démon* (Mario Bava), *Peeping Tom* (Michael Powell).
(à suivre)